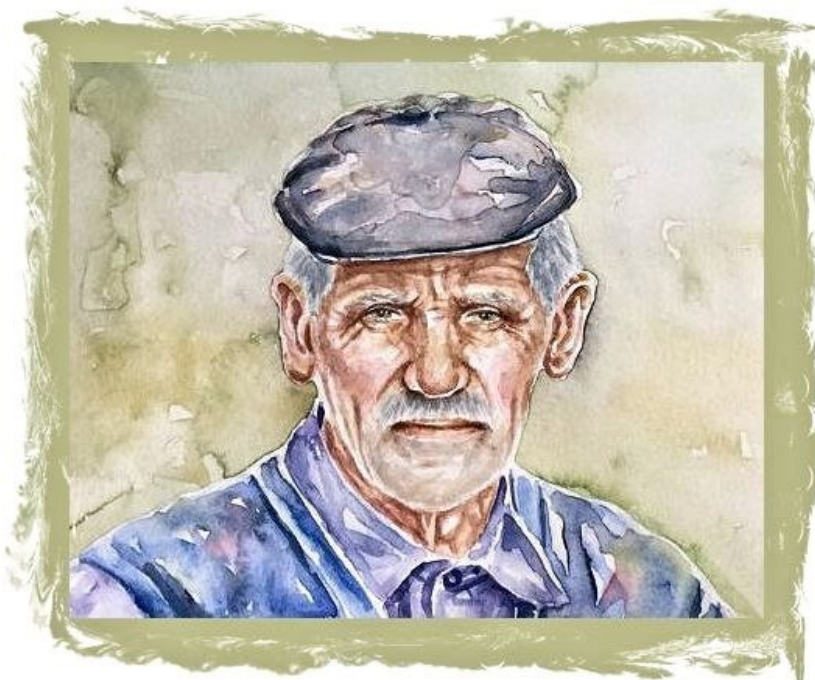


# Les souvenirs de nos pères

## - Le Père Mimile -



- Et toi, père, t'y as été à la guerre ?
- Et je veux, oui ! Comme tous les gens d' mon âche ! Yavait pàs trop le choix, te sais, on nous a dit « Te vas aller te batte ! » et pis on est partis. On pensait qu'on en aurait pour six ou huit mois et qu'on reviendrait vite à la maison. Mais elle a duré quatre ans, la guerre-là, quatre ans, pense ouâr gamin ! On l'a app'lée la Grande Guerre. J' te souhaite de jamais connéte ça, passque c'est pàs toujours beau c' qu'on y fait, à la guerre. Quand te s'ras plus grand te liras des lifes là-d'ssus et te sauras, mon Charles. Moua j'aime pàs en parler. C'est comme ça !
- T'étais déjà vieux ?
- Ah ! sâpré moineau, va, te croua p' tête que j'ai toujours été vieux ? En 14 j'étais jeune, mo feu, j'avais 22 ans, pense ouâr. J'étais pàs encore marié avec ta mémère

Marguerite, mais on s' fréquentait déjà ; on était amoureux, te comprends ? Mais si je suis vieux main'nant, c'est passque j'ai même pàs été blessé à la sal'te de guerre-là. J' suis passé entre les balles, pour sûr !

- Et t'avais un vrai fusil ? T'as tué des gens ?
- J'ai tué pour pàs éte tué moi-même. Mais t'as pàs besoin de savoir tout ça, Charles. Ton pére aussi a été à la guerre, à la suivante, lui. T'as qu'à lui d'mander à lui de te dire c' que c'est qu' la guerre.
- Il veut pas m'en parler, papa. Il dit qu'il a pas le temps et qu'il a autre chose à faire. Allez père, t'as le temps de raconter, toi, dis-moi ce que t' as fait quand t'étais à la guerre.
- Eh ! beng j' m'en vas te raconter c' qu'i s'a passé un beau jour du mois de novempe 1915. Viens, crapaud, raméne ouâr ta sellotte<sup>(1)</sup> tout près de moua ... là, comme ça, c'est bien.
- T'as tiré à la mitraille ?
- Te veux savoir c' qui s'a passé ou bien j'arrête tout d' suite ?
- Je veux savoir. Vas-y père, je dirai plus rien.
- Eh ! beng oualà ... Le jour-là, on s'avait battu pendant des heures et des heures contre l'autre camp. On avançait de quéques mètres, et pis on reculait de pareil quand c'est eux qui avançaient. Yavait des morts des deux côtés, et des blessés, tant et tant. Et pis tout d'un coup, fini ! Pu d' coups d' fusils, pu d' canons, pu d' mitraille, on n'a pu rien entendu. Les ennemis s'avaient faufileés dans leurs boyaux, ou bien i' s'avaient sauvés plus loin, et nous, jusse en face, on avait fait pareil, on s'avait cachés dans nos trous. Chacun chez soi ! Mais c'est qu'on n'était pu beaucoup dans note fossé ! Une p'tite dizéne peut-éte. Yavait quéques éclopés et pis yavait moua et mon bon compagnon d' misère, un nommé Tourloux, de Clermont-Ferrand qu'il était. Un sâpré brafe gars sui-là. On avait froid, on était fatigués, et surtout on avait faim. Alors nous deux du Tourloux, on s'a mis à partager une bouate de sardines que j'avais encore au fond d' mon roucksack<sup>(2)</sup>. Quand tout d'un coup on a entendu des hurlements comme c'est pàs Dieu possipe, qui v'naient d' la grosse ferme qu'était à cinq cents mètres de note fossé, vers l'arrière ! Mais, qu'i' m' fait comme ça l'Auvergnat, ça s'rait pàs le bruit du cochon qu'on égorche ? Que si, que j' lui dis tout d' suite, c'est rien d'aûte ! Oh ! Sacrelotte ! J'en connais deux qui vont s' remplir la panse dès qu' la nuit tomb'ra, que j' lui ai fait comme ça. J'en avais l'eau plein les babines, Charles, mon fi<sup>(3)</sup> ! La salife me remplissait les bas-joues rien qu'en pensant à tout c' que ma bonne mère savait fére avec le cochon ! La j'leye, le pâté, le boudin, la korvourchte et la bröttvourchte, le cervelas, la polotte<sup>(4)</sup> et le lard pour la choucroute, et le jambon ... Ah ! i' zavaient tué l' cochon à la ferme d'à côté ? Eh ! beng on allait en profiter, nous deux du Tourloux ! On allait fére un festin du tonnére de Dieu !
- Alors vous avez sortis de votre trou ?
- Attends, pàs trop vite, gamin. D'abord il a fallu attente que le jour soye tombé, et pis alors on s'a faufileé tous les deux vers les bâtiments de ferme, en rampant et sans fére de bruit. On avait tell'ment faim qu'on

avait des ailes, on volait que j' te dis ! A peine arrivés dans la cour de la ferme, v'là qu'on entend comme des gratt'ments jusse derrière nous. On se r'tourne tout d'un coup et v'là qu'on s' troufe nez à nez avec deux All'mands ! Avec leur fusil en bandoulière ! Mais sans leur casque à pointe.

– C'étaient vos ennemis, les Allemands, pépère ?

– Eh ! oui ... Eux aussi i' zavaient entendu les cris du pouê<sup>(5)</sup> qu'on égorgeait. Et eux aussi i' zavaient faim. Alors i' zont eu la même idée que nous deux, te penses : aller manger à la ferme !

– Tu les as tués avec ta baïonnette ?

– Prisonniers qu'on les a faits, mon gaillard ! Faut dire que le Tourloux, c'était un sous-officier. Sergent-chef qu'il était ; il avait son galon cousu sur sa vâreuse. Alors il a r'gardé les Allemands bien en face et i' leur a fait : Vous êtes que deux, les Boches, rendez-vous ! Et v'là nos deux vis-à-vis qui répondent ensempe : Ya ! Ya ! Kamarâte ! en tordant leur fratz<sup>(6)</sup> comme si c'est qu'i zavaient envie de rire. Kein problème ! Vous Français ! qu' i' yen a un qui rajoute. Passqu' i' faut que j' te dise, Charles, que sur le champ de bataille, à forces égales, le soldat français était supérieur au soldat allemand. Ça se discutait même pas, c'était comme ça. Pendant c' temps-là, le fermier qu'avait entendu du bruit au-dehors avait ouvert la porte de sa cuisine pour voir quesse qui s' passait. J' lui a esspliqué doussqu' on v'nait, et tout et tout, et qu'on avait deux prisonniers, et surtout qu'on crevait d' faim et qu'on aurait bien aimé un p'tit bout d' leur cochon.

– Et il vous a invités chez lui ?

– Tout jusse Augusse ! On s'a attablés tous les quate, et la femme du fermier nous a servi des tranches de foie plus larches que mes deux mains mis ensempe, posées sur des belles grosses lèches de pain<sup>(7)</sup>, du pain comme j'en avais pàs mangé depuis une pére de s'ménes, crois-moi gamin. Et le tout arrosé d'un joyeux p'tit vin du pays. Je fermis les yeux en avalant des p'tites golées<sup>(8)</sup>, c'était comme le p'tit Jésus en culotte de v'lours ! Ah ! Te peux pas comprente, mo feu<sup>(3)</sup> !

– Pourquoi tu pleures, pépère ?

– C'est rien, c'est rien, va ! Et pis la porte s'a ouverte d'un grand coup et v'là que déboulent deux Allemands. Un soldat et un sous-off. En un rien d' temps, tout l' monte est debout ! Je lui d'mande au gradé : Was wollen Sie Herr Feldwebel ? Ça veut dire quesse que vous voulez mon caporal.

– Tu parlais allemand, pépère ?

– Ben oui ! Et je pourrais encore aujourd'hui si fallait ... Alors on s'a esspliqué avec le caporal. Et le v'là qu'i nous dit dans sa langue qu'on devait se rente, nous deux du Tourloux, qu' i' nous fesait ses prisonniers, passqu'i zétaient quatre Allemands et qu'on était que deux Français. Quand j'ai eu traduit tout ça à mon sergent-chef, il a rigolé et i' m'a fait : Dis-lui que c'est nous qu'on les fait prisonniers. I' sont deux Boches et nous on est deux Français. Les deux-là, i' comptent pu pissqu' i' sont déjà nos prisonniers. Le Boche i' m'a écouté quand j' lui a parlé dans sa langue, il a réfléchi quéque temps, et pis il a remis son arme dans les mains du Tourloux en disant : Ya ! Ya ! Kamarâte ! Kein problème ! Vous Français ! Alors le fermier qu'était resté dans le fond d' la cuisine et qu'avait pàs bougé d'un poil durant tout la discussion, il a dit à tout l' monte de s' mette assis autour d' la tâpe. On s'a pàs fait prier, va ! Et on a bu tousse ensempe un verre de vin pendant qu' la fermière faisait rôtir des tranches de viande. Quand on les a mangées, t'aurais entendu voler une mouche, mon p'tit Charles, sauf qu' i' yen avait pas pissqu'on était en novempe ! J'ai jamais pu mangé du si bon cochon durant tout le reste de ma vie. Même le cochon d'à nous, il a jamais eu le goût de sui-ci !

– Et après ?

– Eh ! beng l'Auvergnat et moi on s'en est r'tournés à note campement, l'estomac bien rempli et fiers de nous, avec nos quate prisonniers. Te peux croire qu'on a été félicités pour note acte de bravoure ! J' peux aussi te dire qu' i' zavaient pàs l'air si fâchés que ça d'avoir été faits prisonniers, les Allemands.

– Et pourquoi ?

– Réfléchis petit : c'est pàs mieux d'éte mis à l'abri entre quate murs que d'aller se fére tuer sur le champ d' bataille ? Oh ! mais v'là la Rosalie ! Entre dong, voisine, la Marguerite va rev'nir bientôt, elle est jusse partie à la ville se fére couper les ch'veux. V'là quatre heures, elle devrait pàs tarder. Reste que j' te dis, j' m'en vas chauffer le café. Tiens, mo feu<sup>(3)</sup>, sors dong ouâr du buffet l'assiette de bredele<sup>(9)</sup> et encore les tâsses.

– Je peux en avoir du café, pépère ?

– Que oui, va, il est pàs fort, ta mémère elle met plusse de chicorée dans le pot que de vrai café ! Alors, Rosalie, te vas bien lui raconter quéque chose au crapaud-là ! Raconte-lui ouâr une histouâre d' la guerre, la celle de 14. Il aime tant savoir c' qu'on y a fait, nous zaûtes les vieux. T'es plus vieille que moua, t'avais quel âche quand la guerre a commencé ?

– Je suis née en 1890, j'avais dong 24 ans. Et toua t'es de 92, t'as que deux ans de moins que moua. T'es d' la clâsse de mon Gâbriel. Il est resté sur le champ d' bataille, mon homme, et dans les premiers jours encore. Il a été tué à la bataille de Sarrebourg, le 20 août 14. Paix à son âme ! T'as eu plusse de chance que lui, Mimile. Pense ouâr, ça fait tant d'années que j'ê veuve ... Je m'ai pu jamais remariée, t' le sais bien.

– Quesse te veux, Rosalie, la guerre c'est comme une lot'rie ! Yen a qui gagnent, et d'autres qui pertent ... Tiens, v'là le café. Attention l'est chaud ! Alors, t'as rien à raconter à note vrai<sup>(10)</sup> de Charles ?

– Oh ! Mon Dieu ! C'est pàs les histouâres du temps-là qui manquent. J'en aurais tant à te raconter ! Quesse

te voudrais savoir sur l'époque-là, mon guèhnon<sup>(11)</sup> ?

– Vous vous êtes aussi battue avec les Allemands comme le pèpère ? Vous aviez un fusil, Rosalie ?

– Ya que les hommes qui partaient au feu avec le fusil. Les femmes restaient au villâche pour s'occuper du train d' culture. Nous deux du Gâbriel, on avait deux vaches avec chacune son vâyon<sup>(12)</sup>, et un peu de terres qu'on avait eu en héritâche de ses parents à lui. Les miens étaient morts depuis longtemps quand on s'avait mariés, en 1912. Alors quand mon homme il a du partir fére la guerre, c'est moua qui m'a att'lée à l'ouvrâche. J'ai fait tourner note affére comme un homme, i' fallait bien vife, alleye ! Et manger tous les jours. Heureus'ment que j'avais encore pâs d' gamin à nourrir ! Les femmes qui avaient charche de famille, elles ont dû se dém'ner, te sais, pour fére manger leurs râces<sup>(13)</sup> tous les jours, pendant quate longues années.

– Mais si vous n'avez pas été vous battre contre les Allemands, vous les avez quand même vus ?

– Si j'en ai vus ? Beaucoup plusse que te crois, gamin ! C'est qu' i' sont v'nus vife ici, dans note villâche, les Prussiens ! En août 14, au fur et à mesure que les Français reculaient vers Nancy, les Boches occupaient des villâches lorrains et s'y installaient. l' réquisitionnaient des champes dans les mésons et y emménageaient sans qu'on puisse dire ou fére quéque chose. C'étaient eux les maîtres ! Leurs officiers, i' zont même habité dans la grante belle méson des Giraud, te sais, la celle qu'est jusse à côté d' l'église. M. Giraud était parti à la guerre et Madame Giraud s'en était allée dans sa famille à Paris. Alors leur belle demeure était dev'nue la Komannatûr<sup>(14)</sup>, comme c'était écrit sur la pancarte en boua qu' i' zavaient pendue au-d'ssus d' la porte.

– Ils ont aussi habité chez vous, les Allemands ?

– Dans ma ferme, non, je gâge<sup>(15)</sup> qu'elle était trop loin du villâche, là-bas derrière le p'tit bois. J'y vivais tout seule, dans ma p'tite maison, avec mes deux vaïlottes<sup>(16)</sup>, mes quéques poules, quate ou cinq canards et un cochon. Mais j' les avais pâs peur, les Vert-de-gris, malgré tout c' qu'on racontait sur eux. On disait qu' i' ramassaient tous les hommes qu' étaient pâs partis à la guerre pour les emm'ner chez eux pourrir dans les prisons, ou bien qu' i' les faisaient travailler sous terre et les laissaient mourir de faim. Yen avait d'aûtes qui disaient qu' i' les attachaient à des arpes et les tuaient avec leurs révolvers. Comme j'habitais près d' la forêt, j'en voyais souvent des Boches.

– Pourquoi vous les appelez comme ça, les Allemands ?

– Eh ! beng mon p'tit Charles, quand on n'éme pas quelqu'un et qu'on peut pas le ouâr, on lui donne tous des mots les plus peuh<sup>(17)</sup> possible. On se venche comme ça, quesse te veux.

– C'est des insultes alors ?

– Oualà, c'est ça ! On les trétait de Boches, de Prussiens, de Chleus, de Vert-de-gris ou de Gris, de Frigolins, de Fritz, et encore de Teutons ou de Vandales<sup>(18)</sup>. Je disais dong que comme ma ferme était tout près d' la forêt, j'en voyais souvent des Allemands, passqu' i' travaillaient là-bas dans les bois ; i' creusaient des tranchées paraît-il, pour s'y cacher quand l'armée française reviendrait. l' zavaient toujours besoin de quéque chose, que j' leur donnais quand je pouvais pas faire autrement, namm<sup>(19)</sup>. Un jour, un grand Gris costaud a v'nu dans note cuisine et m'a dit comme ça : Madame, lé, lé ! Quoi que j' lui répons, un lit que vous voulez ? J'ai pas d' lit à vous donner, ya que le mien dans la champe d'à côté. Allez ! Allez ! Forte<sup>(20)</sup> ! J'avais pu qu'un lit, i' zavaient d'jà cherché l'aute pour aller le mette dans leurs blockhaus. l' paraît que c'étaient des vrais châteaux qu' i' zavaient bâtis dans la forêt. Le Teuton a pas bougé d'un poil. l' m'a r'watié un moment avec ses gros yeux de tôni<sup>(21)</sup>, et pis il a rôté son fusil de d'ssur son épaule et l'a déposé par terre avec son casque. Et alors i' s'a acouvé<sup>(22)</sup>, et s'a mis à ouvrir et à fermer sa main au-d'ssus du casque qu'était retourné. Et v'là que d'un coup il attrape le casque avec ses deux mains et qu' i' boit dedans comme s'il était plein de quéque chose. Et pis le v'là qu' i' léve les yeux au ciel et qu' i' se met à brailler : Moû ! Moû ! ... J' me dis comme ça : V'là un gaillard qu' est dev'nu fin fou<sup>(23)</sup> ou enragé, sauvons-nous ... Je prends pas l' temps de mette mon bonnet, ni mes souliers, et je cours au villâche comme une dératée.

– Vous auriez dû prendre le vélo, pour aller plus vite, Rosalie !

– Mais j'avais pâs d' vélo, mon pôfe Charles, j'étais pâs assez riche pour m'en payer un, quesse te crois dong ! Et me v'là arrivée toute en nâche à la Komannatûr. Je toque et je rente sans attente qu'on me dise de rentrer, même que j'étais tout débiscaïllée<sup>(24)</sup>. Je vois un gros rouquin de Frigolin qui chnoûffait comme le soufflet d' la forche du merchâ<sup>(25)</sup>, et qui me d'mande c' que j' veux. C' que j' voulais, c'est qu'on me débarrasse de leur fou qui braillait chez moua, namm ouâr<sup>(18)</sup> ! Je lui débite mon affaire, en patoua lorrain bien sûr, pissque ces Chleus-là i' comprenaient même pas le français. Nix comprend pas, qu' i' m' répond. Moua nix frantzose<sup>(26)</sup> ! Et il appelle quelqu'un pour me traduire. Le soldat arrife et i' me fait esspliquer mon affére. l' répète c' que j'ai dit au Commandant, qui dit aussitôt qu' i' va s'occuper d' ça. Je veux lui rajouter encore que, s'il est enragé le Fritz-là qu'est là-bas dans ma cuisine, i' faut l' emm'ner à Paris chez le bon Pasteur. Mais i' veut pu rien entente, i' me fait sortir, et en vitesse, tout jusse s' i' m' pousse pâs aux fesses.

– Vous avez eu peur ?

– Un peu quand même, te penses ! J' me r'mets aussitôt en route et quand j'arrife dans ma cuisine, quesse que j' vois pâs ? On avait bu tout mon pot d' lait tiré du matin, et dans mes tasses encôre, les celles qu' étaient tout en haut du buffet, dans la vitrine, les celles que j' me servais seulement pour les grands jours. Et pu de miche dans la huche à pain. l' zavaient tout fressé<sup>(27)</sup> ! Mais le fou enragé était pu là. J'ai pâs pu dormir

de tout la nuit. Le lendemain matin, j'étais dans le jardin, en train de râminer<sup>(28)</sup> après les Vert-de-gris, quand j'en vois un venir vers moua, qui m'apportait un bout d' papier, oussqu' i' yavait écrit en français que j' devais me rente tout d' suite à la Komannatûr pour payer dix marks. Mon sang a fait qu'un tour ! Je savais pu où j'en étais, pensez ouâr, qué sang-géne que les Vandales-là, venir manger et boire tout c' que j'avais à la maison, et encore me réclâmer dix marks ! Qué toupet tout d' même !

– Dis voir pépère, c'est quoi des marks ?

– C'était la monnaie des Allemands. Nous les Français, on avait des francs. Mais note villâche était comme un bout d'Allemagne, passque le Kaiser i' nous avait envahis et occupés<sup>(29)</sup>. Alors i' fallait qu'on vife comme les Allemands et qu'on paye avec des marks. D'ailleurs, on n'avait pâs l' droit de sortir d' la commune sans autorisation spéciale signée par le Commandant. Vas-y va, Rosalie, continue !

– Eh ! beng j'arrife chez le Commandant tout roûche de colére. Et le v'là d'jà qui me tend sa main pour que j' lui donne les sous. Moua, payer ? que j' lui fais comme ça, et payer quoi ? C'est vos Wisigoths qui doivent me payer mon lait et mon pain ! C'est eux qui ont tout fressé chez moua ! Te penses, mo feu, que ça lui a pâs plu que j' lui cause comme ça, au Commandant ! l' roulait des yeux comme des boules de loto et c'est tout jusse si me crachait pâs d'ssus dans son hachepaillâche<sup>(30)</sup> que je comprenais pâs. Espèce de Barbare, va ! Alors il a app'lé l'interpète qui m'a esspliqué que je devais payer dix marks pour avoir dérangé inutilement quatre hommes, un caporal, deux bourriques et une voiture ... J'allais lui répliquer que moua j'avais rien dérangé du tout, quand le gros rouquin a heurlé tout d'un coup, un peu comme quand note chien i' s' met à bo-ouer<sup>(31)</sup> après les poules : Bezahlen ! Ra-ouss !<sup>(32)</sup> J'étais tellement retournée que j'ai sorti le billet de dix marks de la poche de mon tâbier et que j' lui ai j'té sur la tâpe. Tiens ! Oualà ! l' les a pris d'une main, et de l'aute il a ouvert la porte, m'a envoyée valser dans les escaliers et m'a gueulé : Ra-ouss ! Schnell ! Alte hêkse !<sup>(32)</sup>

– Ça veut dire quoi, pépère ?

– Eh ! beng le Commandant lui a dit en all'mand qu'elle devait payer et que Oust ! elle devait sortir, et vite ! l' l'a aussi traitée de vieille sorcière ! Mais je savais pâs tout ça, Rosalie ! Et alors, quesse t'as fait ?

– Te penses Mimile si j'étais vexée ! J' m'ai retournée, mais il était d'jà rentré et la porte était vrouillée<sup>(33)</sup>. Je sais pâs c' qui m'a pris alors, j'étais comme en transes, et j' lui ai recrié au gros rouquin : menteur ! Voleur ! Oui, menteur, inventer que j'ai dérangé quatre hommes, un caporal, deux bourriques et une voiture ! Oui, voleur, me prente de l'argent que j' dois pâs ! Mais je pense pâs qu'il a compris c' que j' disais, ou bien i' m'a même pâs entendu. Mais moua ça m'a fait du bien de lui dire ses quate vérités, au gros Teuton-là ! Mais c'est que j'aurais pu m'en morte les doigts ! C'est seul'ment en r'tournat chez moi que j'ai commencé à regretter d'avoir dit ça. mais ya pâs eu d' suite, tant mieux pour moua.

– Te sais Rosalie, yen a qu'ont été fusillés pour moins que ça !

– Je sais Mimile, je sais ! En r'montant chez moua, j'ai rencontré le père Dutronc, le vieux cordonnier, qui m'a dit : Qu'est-ce que les Gris sont dong v'nus fére chez toua, hier, avec leurs bourriques et leur charaban ? Mais c'est qu' j' ai pâs vu de Gris ni de bourriques, et encore moins de charaban, que j' lui ai répondu au père Dutronc. Vous d'vez avoir des meilleurs yeux que moua ! Et on a pu jamais entendu parler de l'affére-là avant que les occupants quittent le villâche. Et j'aurais jamais pensé qu' i' pourrait yavoir une suite à tout ça. Après l'armistice du 11 novempe 18, il a été dit que les Boches devaient rente tout c' qu' i' zavaient pris aux Français. Alors j' m'en suis allée ouâr le méte d'école pour qu' i' m'aide à faire un dossier de déclaration des biens volés par l'occupant. Quand il a eu compris qu'on m'avait volé deux lites de lait, une grosse miche de pain et un billet de dix marks, l'instituteur m'a fait comprente que j'avais peu d'espoir qu'on me rembourse quéque chose. l' m'a bien esspliqué que les dommâches de guerre, c'était quand même aûte chose ! Que des gens avaient perdu tous leurs biens, leurs meûpes, leurs nippes, leur maison toute entière, brûlée, même des foua avec des gens dedans ... Alors j'ai pensé que j' devais m'ôter l'idée de m' fére rembourser. Mais j' m'ai juré que si jamais quelqu'un v'nait avec le gros rouquin-là de Commandant au villâche, pour le ram'ner sur les lieux du crime, j'irais lui crâcher dans sa sâle fratz de Chleu en lui disant : Garte-les mes dix marks, va ! Et suffe-les<sup>(34)</sup> à la santé d' la France qui vous a mis à g'noux, bande de Prusskofs ! Honte à vote père Michel<sup>(35)</sup> !

– Bravo Rosalie, t'es vrément un sâpré numéro, toua ! Tiens, v'là jusse la Marguerite qui rente, j'ai entendu claquer la porte de l'auto.

– Mais c'est note voisine qu'a v'nu à vâ<sup>(36)</sup> ! Et dire que j'étais pâs là ! T'as bien fait de lui servir le café, Mimile, donne-m'en dong un schlouk<sup>(37)</sup>, j'ai si soif. Et toi, mon p'tit galâpiât<sup>(38)</sup>, t'as pâs trop dérangé ton pépère ? Quesse vous avez dong fait tous les deux ? Vous auriez pâs joué aux dominos des foua ?

– Non, pas d' tout ! Il m'a raconté sa guerre et j'ai pas bougé ! Et la Rosalie, elle m'a aussi raconté sa guerre à elle, et c'était drôlement chouette !

– Non mais dis dong Marguerite, tourne-toi ouâr un peu que j' te regarte bien. Mais c'est qu' i' t'a drôl'ment dégagé la pouillotte<sup>(39)</sup>, ton coiffeur ! Va falloir que te mettes un bon grôs cache-nez si te veux pâs attraper une belle chnoupe<sup>(40)</sup> ! T'es sûr qu'il est coiffeur le barbouillâ-là<sup>(41)</sup> ? l' s'rait pâs plus tôt tondeur de moutons ou encore arracheur de dents ?

– T'as pâs bientôt fini de te foutes de ma fiole ? Que les hommes sont dong bêtes, te crois pâs Rosalie ? Et le mien n'est jamais en reste, va ! Eh ! beng mon p'tit Charles, j' m'en vas te raconter quéque chôse moi aussi, te veux ? C'est des vers que j'ai appris pendant la guerre de 14. C'est mon nonon Ugéne<sup>(42)</sup> qui m' les avait

marqués sur une pèche de cahier. J' les avais appris par cœur et j' m'en rappelle encore bien. Un soldat lui avait récité pour la première fois quand il était à Verdun. Ecoute, mo feu ! D'abord, dis-moi ouâr si t'as d'jà appris à l'école la fêpe d' la cigale et d' la fourmi ?

– de Jean de la Fontaine : La cigale ayant chanté tout l'été se trouva fort dépourvue quand la bise fut venue. Pas un seul petit morceau de mouche ou de vermisseau. Elle alla crier famine chez la fourmi sa voisine ...

– Bravo ! qué bon gamin que te nous fais, namm dong Mimile ? Il a la tête de son père et de son pèpère, c'est d' famille pour sûr ! Ecoute main'nant comment qu'on la racontait dans les tranchées de Verdun, la fêpe-là :

L'Allemagne, ayant armé tout l'été,  
Se trouva fort bien pourvue quand la guerre fut venue.  
Et pour accroître sa chance d'écraser la belle France,  
Elle alla, fourbe et câline, chez l'Autriche sa voisine,  
La priant de lui prêter des armes, pour résister  
Au Russe, ennemi fidèle. - Je vous paierai, lui dit-elle,  
Un intérêt kolossal si je mets la France à mal !  
Le Teuton d'abord gagna, pas longtemps ; puis recula.  
Et pour montrer sa rage, organisa le pillage.  
Il tua, brisa, vola, bombardarda et incendia

Chez le peuple pacifique de France et de Belgique.  
Or les alliés, de concert, vinrent à bout du Kaiser.  
On passa au règlement de compte avec l'Allemand :  
- Que faisiez-vous, bon larron ? dit l'Angleterre au Teuton.  
- Jour et nuit, en vrai brigand, je pillais ne vous déplaie !  
- Vous pilliez ? J'en suis fort aise ! Eh bien ! Payez maintenant.



### Notes

- 1) une sellotte : un petit banc
- 2) un roucksack : un sac à dos
- 3) mon fi, mo feu : mon fils
- 4) la j'leye ; la korvourchte ; la brôttvourchte ; la polotte : spécialités charcutières faites en Lorraine et en Alsace : le fromage de tête ; la saucisse à cuire et à rôtir ; l'épaule de porc.
- 5) un pouê : un cochon
- 6) une fratz : une figure pas très belle, vient du mot allemand « die Fratze », qui signifie la moue, la grimace
- 7) des lèches de pain : des tranches de pain taillées assez finement
- 8) des p'tites golées : des petites gorgées
- 9) des bredele : des petits gâteaux secs
- 10) un vrai : un coquin, un filou
- 11) un quèhhon : on dit aussi « garhon », un garçon
- 12) un vâyon : un veau
- 13) les râces : les enfants
- 14) la Kommandatûr : « Kommandantur », mot allemand qui désigne le Q.G. du commandant
- 15) je gâge : je parie
- 16) une vaillotte : une jeune vache
- 17) peuh : moche, pas beau
- 18) De nombreux surnoms péjoratifs étaient réservés aux Allemands. Les Français leur ont longtemps montré leur mépris, en utilisant des termes qui se référaient aux anciennes tribus germaniques : Ostrogoth, Wisigoth, Vandale, Teuton, Gothique. Ces termes péjoratifs se référaient d'abord aux invasions barbares et aux exactions supposées ou réelles des peuples germains qui déferlèrent sur la Gaule.
  - « Boche » : apparu après la guerre franco-prussienne de 1870, le mot est une aphérèse du mot Alboche (*syllabe retirée en début de mot*). Le suffixe *-boche* a été utilisé en argot pour créer des mots de connotation négative, tels rigolboche, italboche, alboche.
  - « Chleu » : les troupes coloniales africaines ont rapporté le nom d'une tribu berbère du Maroc, les Chleuhs ou Chleus. Le mot se rapportait d'abord aux troupes coloniales composées d'indigènes, puis aux troupes territoriales vers 1914. De là on est passé à l'idée de la troupe qui ne parle pas français, donc la troupe située sur la frontière voisine, et fatalement à l'Allemand.
  - « Fritz » : le mot est apparu en 1914. Ce diminutif de Friedrich, courant dans l'empire germanique, résumait tous les Allemands ; ce qui est un procédé courant du racisme, réduire à un seul prénom courant l'ensemble d'un peuple. Ce prénom Fritz était associé à la dynastie Hohenzollern et au souvenir de Frédéric le grand ou le roi guerrier.
  - « Frigolin » : ce mot aurait été présent dès 1880. Le nom Frigolin peut se référer au froid, au frigo, et donc au caractère présumé des Allemands. Le passage de Frigolin à Fridolin se sera fait progressivement, le radical *frid-* étant senti comme proprement allemand, comme dans *Friedrich*. La terminaison en *-in* emprunte à des prénoms traditionnels d'origine germanique comme Ugolin. Le nom Fridolin désignait surtout le soldat allemand.
  - « Prussien », « Prussko », « Prusskof » : pendant la guerre franco-allemande de 1870-71, perdue par la France, les Prussiens étaient les soldats des royaumes allemands unis derrière le royaume de Prusse. Le Prussien devient en 1895 un Prusco, en 1907 un Pruscoff. Avec ce deuxième terme, l'Allemand, qui pour un français vient de l'Est, est assimilé aux Russes et aux autres envahisseurs que furent les Cosaques. La plupart de ces insultes sont vieillies et n'ont évidemment plus guère de sens en dehors de leur contexte historique.
- 19) namm, namm ouâre : n'est-ce-pas
- 20) Forte : pour le mot allemand « fort ! », qui signifie « va t'en ! »
- 21) l' m'a r'watié un moment avec ses gros yeux de tûni : il m'a regardé pendant un moment avec ses gros yeux de taureau.
- 22) s'accouver : s'accroupir
- 23) fin fou : l'adjectif « fin » est ici employé comme superlatif.
- 24) débiscaillé : avoir les vêtements en désordre, mais aussi être mal dans sa peau

- 25) *il chnoûffait comme le soufflet d' la forche du merchâ* : il respirait comme le soufflet du maréchal-ferrant
- 26) *nix frantzose* : nix, pour « nichts », mot allemand signifiant rien ; frantzose, pour « französich », mot allemand signifiant français, ou encore « Franzose », mot voulant dire le Français, la personne de nationalité française.
- 27) *fresser* : pour le mot allemand « fressen », manger en parlant des animaux ; ici, on parle d'une personne qui mange gloutonnement.
- 28) *râminer* : ici, signifie réfléchir au sujet de quelque chose, chercher à se souvenir
- 29) *le Kaiser i' nous avait envahis et occupés* : le Kaiser, c'est l'empereur d'Allemagne. L'entrée des troupes allemandes en France en 1914, fut marquée par une série d'atrocités largement relatées dans la presse française, et qui frappèrent l'opinion publique. Elle fut suivie par l'occupation d'une partie du territoire français. 10 départements furent concernés ; le seul département à avoir été entièrement occupé fut celui des Ardennes ; neuf le furent partiellement : l'Aisne, l'Oise, la Somme, le Nord, le Pas-de-Calais, les Vosges, la Meurthe-et-Moselle, la Meuse et la Marne. Cette occupation fut d'une durée variable, quelques jours ou quelques mois, mais se poursuivant parfois aussi jusqu'en 1918.
- 30) *le hachepaillâche* : du verbe hachepailler, patois lorrain. Le barbare, c'est celui qui ne peut parler correctement le français, langue supposée plus pure et plus claire que toutes les autres ; mais parfois aussi celui qui ne s'exprime pas en patois roman et qui utilise un dialecte germanique. *Hachepailler* ou *hallemander*, mots prononcés avec une h bien expiré c'est parler en allemand ou comme un Allemand. L'Allemand ou l'Alsacien devient le hachepailler, celui qui parle comme s'il hachait de la paille, en réduisant les mots à une sorte de bouillie.
- 31) *bo-ouer* : aboyer
- 32) *Bezahlen ! Ra-ouss ! Schnell ! Alte hêkse !* : « bezahlen » signifie payer, en allemand ; « Ra-ouss ! » est utilisé pour le mot « Raus ! » ou « Heraus ! », ordres impératifs en allemand, signifiant « Sortez ! » ou « Dehors ! » ; « Schnell ! » se traduit par vite ; une « Alte hêkse » est une vieille sorcière, « alte Hexe » en langue allemande.
- 33) *vrouiller* : verrouiller
- 34) *suffer* : pour le mot allemand « saufen », qui signifie boire pour les animaux ; peut dire aussi picoler, boire à outrance.
- 35) *vote père Michel* : allusion au « deutsche Michel », littéralement le Michel allemand, qui est un personnage emblématique symbolisant l'Allemand typique, un peu comme l'oncle Sam pour les Américains ou John Bull pour les Anglais. Il est traditionnellement représenté portant bonnet et chemise de nuit. Voir la carte humoristique ci-dessus, parue en 1915, dont voici le texte traduit : « Les sept courageux ! Japonais, Monténégrins, Belges, Serbes, tous craignent la mort. Russes, Britanniques et Français se font même dans la culotte. »
- 36) *aller à vâ* : se rendre visite l'après-midi, entre femmes la plupart du temps, en amenant sou ouvrage d'aiguilles.
- 37) *un schlouk* : une gorgée, un trait ; vient de l'allemand « der Schluck », une gorgée
- 38) *un galâpiât* : un garnement, un polisson
- 39) *la pouillotte* : la nuque
- 40) *la chnouppe* : le rhume de cerveau ; vient du mot allemand « Schnupfe », le rhume
- 41) *un barbouillâ* : une personne qui travaille mal, sans soin
- 42) *le nonon Eugène* : l'oncle Eugène

Pour ces souvenirs narrés par un grand-père imaginaire, je me suis inspirée de divers textes que j'ai partiellement modifiés - je prie les auteurs de bien vouloir m'en excuser ! J'ai aussi pris la liberté de les traduire en parler de Hesse.

x « L'histoire du cochon », texte extrait du livre de Maurice Thiéry « Simples histoires de la guerre de 1914 » / 1915.

x « Le Boche devenu fou », par F. G. de Champenay, nouvelle parue dans la revue « Le pays lorrain » / 1920.

x La fable « La cigale et la fourmi », texte écrit en 1916 par un poilu. [ site : <http://aufildesmotsetdelhistoire.unblog.fr> ]

Marie-Odile Zdravic

